

CHANTS ET CHANSONS

DE LA

BOHÊME.

PARIS. — IMPRIMERIE GERDÈS, RUE BONAPARTE, 42.

CHANTS ET CHANSONS

DE LA

BOHÈME

HENRY MURGER. — PIERRE DUPONT.

GUSTAVE MATHIEU. — ANTONIO WATRIPON. — LÉON NOEL.

CHARLES VINCENT. — PIERRE BRY. — LOUIS BARRÉ.

BENJAMIN GASTINEAU. — ÉDOUARD PLOUVIER.

ALFRED DELVAU. — CHARLES GUIGNARD.

ABEL DUVERNOY. — CHATILLON. — FERNAND DESNOYERS.

Illustrés de 26 jolis dessins

PAR

NADAR.

PARIS

J. BRY AINÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR

27, RUE GUÉNÉGAUD, 27.

1853.

ST. JOHN

PRÉFACE.

La terre vient de secouer ses larges épaules et de faire tomber les derniers flocons de neige qui recouvraient ses membres engourdis.

Les premiers rayons du soleil font entr'ouvrir les fenêtres des mansardes.

Les oiseaux chantent, le pêcher reflurit, les bois rougissent et l'aubépine est en fleurs.

Les poètes quittent la ville pour les champs, et l'artiste, l'atelier pour les bois.

La nature va donner les fruits préparés par les mois frieux. Nous sommes en mai.

Nous avons voulu recueillir aussi quelques travaux de l'hiver : nous les offrons au public comme premières fleurs du printemps.

P. BRY.

CHANSES ET CHANSONS
DE LA
BOHEME



CHANTS ET CHANSONS
DE LA
BOHÈME.



LA FERMIÈRE.

Amour à la fermière ! elle est
Si gentille et si douce !
C'est l'oiseau des bois qui se plaît
Loin du bruit dans la mousse ;

Vieux vagabond qui tends la main,
Enfant pauvre et sans mère,
Puissiez-vous trouver en chemin
La ferme et la fermière!

De l'escabeau vide au foyer
Là le pauvre s'empare,
Et le grand bahut de noyer
Pour lui n'est point avare;
C'est là qu'un jour je vins m'asseoir,
Les pieds blancs de poussière;
Un jour.... puis en marche! et bonsoir
La ferme et la fermière!

Mon seul beau jour a dû finir,
Finir dès son aurore;
Mais pour moi ce doux souvenir
Est du bonheur encore;
En fermant les yeux, je revois
L'enclos plein de lumière,
La haie en fleur, le petit bois,
La ferme et la fermière!

Si Dieu, comme notre curé
Au prône le répète,
Paie un bienfait (même égaré),
Ah! qu'il songe à ma dette!
Qu'il prodigue au vallon les fleurs,
La joie à la chaumière,
Et garde des vents et des pleurs
La ferme et la fermière!

Chaque hiver, qu'un groupe d'enfants
A son fuseau sourie,
Comme les anges aux fils blancs
De la Vierge Marie !
Que tous, par la main, pas à pas,
Guidant un petit frère,
Réjouissent de leurs ébats
La ferme et la fermière !

ENVOI.

Ma chansonnette, prends ton vol !
Tu n'es qu'un faible hommage ;
Mais qu'en avril le rossignol
Chante, et la dédommage ;
Qu'effrayé par ses chants d'amour,
L'oiseau du cimetière,
Longtemps, longtemps se taise pour
La ferme et la fermière !

HÉGÉSIPPE MOREAU.



MADemoiselle MUsETTE.

Musique d'Adolphe Vernet.

Hier, en voyant une hirondelle
Qui nous ramenait le printemps,
Je me suis rappelé la belle
Qui m'aima quand elle eut le temps ;
Et pendant toute la journée,
Pensif, je suis resté devant
Le vieil almanach de l'année
Où nous nous sommes aimés tant !

Non, ma jeunesse n'est pas morte !
Il n'est pas mort ton souvenir.

Et si tu frappais à ma porte,
Mon cœur, Musette, irait t'ouvrir ;
Puisqu'à ton nom toujours il tremble,
Muse de l'infidélité,
Reviens encor manger ensemble
Le pain béni de la gaité.

Les meubles de notre chambrette,
Ces vieux amis de notre amour,
Déjà prennent un air de fête
Au seul espoir de ton retour.
Viens, tu retrouveras, ma chère,
Tous ceux qu'en deuil mit ton départ,
Le petit lit et le grand verre
Où tu buvais souvent ma part.

Tu remettras la robe blanche
Dont tu te parais autrefois,
Et comme autrefois, le dimanche,
Nous irons courir dans les bois.
Tu reviendras sous la tonnelle
Boire avec moi de ce vin clair,
Où ta chanson mouillait son aile
Avant de s'envoler dans l'air.

Dieu qui ne garde pas rancune
Aux méchants tours que tu m'as faits,
Ne refusera pas la lune
A nos baisers sous les bosquets.
Tu retrouveras la nature
Toujours, aussi belle et toujours,

O ma charmante créature,
Prête à sourire à nos amours.

Musette, qui s'est souvenue,
Le carnaval étant fini,
Un beau matin est revenue,
Oiseau volage, à l'ancien nid ;
Mais en embrassant l'infidèle,
Mon cœur n'a plus senti d'émoi,
Et Musette, qui n'est plus elle,
Disait que je n'étais plus moi.

Adieu, va-t'en, chère adorée :
Bien morte avec l'amour dernier,
Notre jeunesse est enterrée
Au fond du vieux calendrier ;
Ce n'est plus qu'en fouillant la cendre
Des beaux jours qu'il a contenus,
Qu'un souvenir pourra nous rendre
La clef des paradis perdus.

HENRY MURGER.

(Cette chanson est extraite des *Scènes de la vie de Bohême*, chez
MM. Michel Lévy, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis.)



SOUVENIRS D'ALORS.

« Alors c'était le bon temps, »
Répète le vieil adage ;
Qui donc a vu le printemps
Sans neige, pluie et nuage ?
En Bohême, comme ailleurs,
Tout n'était pas rose et fraise ;
J'en connais et des meilleurs
Qui soutiendraient cette thèse.

Alors, vers la fin du mois,
Quand on avait fait ripaille,

Le second jour, aux abois,
On restait sans sou ni maille ;
En jeûnant on soupirait
Après deux jours de bien-être ;
Le liseron bleu mourait,
Desséché sur la fenêtre.

Alors quelques faux amis,
A notre table commune
Fraternellement admis,
Y nourrissaient la rancune.
Ils faisaient beaucoup de bruit,
Aux autres barraient l'issue...
Où grelotte leur esprit
Et leur vanité déçue ?

Alors ce qui semblait bon,
L'est encor : — qui donc en doute ?
Un bohémien barbon
Déjà rongé par la goutte,
Gens à qui demain fait peur,
Tremblants devant une ride :
A la porte de leur cœur
Ne frappez pas, il est vide.

A l'angle fleuri des toits
Que plus d'un rapin dessine,
Il niche comme autrefois
Pierrot et sa Colombine ;
Il sort de maint soupirail
Entr'ouvert avant l'aurore

Comme un parfum de travail :
La France étudie encore.

Allons, blasé que je hais !
Mets de l'argent dans ta poche ;
Porte sur ces deux étais
Un poulet froid cuit en broche ;
De ton vin non frelaté
Débouche mainte bouteille,
Et fais boire à ta santé
Cette jeunesse qui veille.

PIERRE DUPONT.



AOUT.

ÉTUDE RUSTIQUE.

L'ombre des ailes du moulin
Là-haut ! là-haut ! sur la bruyère,
S'arrête court dès le matin ;
Voici descendre la meunière,
Des pentes vertes du ravin.
Elle a passé tout empressée,
Laisant les buissons du chemin,
Rose et plus blanche que le lin

De sa cornette retroussée.
C'est dimanche au clocher voisin.

I.

En bas sous l'orme près l'église,
Filles, garçons, frappant le sol,
Dans l'ombre du grand parasol,
Vont tournoyant comme la bise.

II.

Un gros flûteur enluminé;
Aussi joufflu que sa musette,
S'agite comme un vrai damné,
Du pied tourmentant la banquette,
Dans le creux du vieux tronc miné;
Et la colline labourée,
Et la cure, et le grand château,
Et la grange, et le ciel et l'eau
Semblent tourner dans la bourrée
Qui ronfle sous le vieil ormeau.

CHOEUR.

Le coquelicot dans les blés scintille,
Mais sa pourpre luit d'un éclat moins pur,
Et l'on voit pâlir, au soleil qui brille,
Des bluets penchés le regard d'azur.
La moisson jaunie attend la faucille.
Le grain plus joufflu du raisin moins dur
Sous le pampre vert déjà se colore :
Aux coteaux pierreux, pour mieux l'attendrir,

N'a-t-il pas pour lui les pleurs de l'aurore?
Les derniers soleils le feront mûrir.

Pour la danse et pour la grand' messe,
Débouchant du creux du vallon,
Petits et grands, chacun s'empresse
Dans les hauteurs de la moisson.
Le soleil monte à l'horizon;
Dans l'infini du pâturage,
Ormeaux et chênes isolés,
Vont raccourcissant leur ombrage
Sur tous les troupeaux assemblés.

Dans la rivière serpentine,
Les bouleaux se doublent tremblants,
Et dans le clair de la colline
Flottent tantôt verts, tantôt blancs.
Près de sa cavale rebelle,
L'étalon se dresse hennissant ;
Au flot qui là-bas étincelle,
Les bœufs plongent leur col puissant,
Le relèvent en mugissant
Et l'eau de leurs naseaux ruisselle.

Du fond du val et des sillons,
Cigales, grenouilles, grillons,
De leur plus douce mélodie
Eveillent la brise engourdie.
Les oiseaux ont quitté les nids ;
J'entends rappeler la perdrix.

CHŒUR.

Le coquelicot dans les blés scintille,
Mais sa pourpre luit d'un éclat moins pur,
Et l'on voit pâlir, au soleil qui brille,
Des bluets penchés le regard d'azur.
La moisson jaunie attend la faucille.
Le grain plus joufflu du raisin moins dur
Sous le pampre vert déjà se colore :
Aux côteaux pierreux, pour mieux l'attendrir,
N'a-t-il pas pour lui les pleurs de l'aurore ?
Les derniers soleils le feront mûrir.

L'alouette chante, perdue
Entre les épis et la nue;
Des vertes pentes descendue,
La meunière a passé dessous,
Franchissant, la jambe tendue,
Eglantiers, aubépins et houx.

Tout à coup la belle épeurée
Bondit et s'arrête soudain,
Se voyant barrer le chemin
Par une génisse égarée :
C'était la vache au vieux Colas,
De blanc et de noir habillée,
Oeil véron, corne tortillée,
Dont l'une en l'air, et l'autre en bas.

Passe! passe! belle meunière,
Non, ce n'est pas ton amoureux;

Car tout là-bas, dans la clairière,
Il te guette, et bientôt, tous deux,
Tous deux, sous l'orme, près l'église,
La jambe en l'air, frappant le sol,
Vous tournerez comme la bise,
Dans l'ombre du grand parasol.

CHŒUR.

Le coquelicot dans les blés scintille,
Mais sa pourpre luit d'un éclat moins pur,
Et l'on voit pâlir, au soleil qui brille,
Des bluets penchés le regard d'azur.
La moisson jaunie attend la faucille.
Le grain plus joufflu du raisin moins dur
Sous le pampre vert déjà se colore :
Aux côteaux pierreux, pour mieux l'attendrir,
N'a-t-il pas pour lui les pleurs de l'aurore ?
Les derniers soleils le feront mûrir.

Il est onze heures du matin,
Hâtons-nous ! l'église remplie,
Par son portail, sur le chemin
Rejette la foule qui prie :
Les femmes sur leurs deux genoux,
Hommes debout la tête nue,
Attendant, pour s'incliner tous,
Que Jésus remonte à là nue.

La messe est dite ! les plus vieux
Vont s'attabler à la guinguette,

Et les jeunes tournent entre eux
Aux sons perçants de la musette,
Qui domine les bêlements,
Les cris des enfants et des vieilles,
Les chants du coq, les aboiements,
Le choc des brocs et des bouteilles.

Toujours sous l'orme, près l'église,
Filles, garçons, frappant le sol,
Vont tournoyant comme la bise,
Dans l'ombre du grand parasol.

CHŒUR.

Le coquelicot dans les blés scintille,
Mais sa pourpre luit d'un éclat moins pur,
Et l'on voit pâlir, au soleil qui brille,
Des bluets penchés le regard d'azur.
La moisson jaunie attend la faucille.
Le grain plus joufflu du raisin moins dur
Sous le pampre vert déjà se colore :
Aux côteaux pierreux, pour mieux l'attendrir,
N'a-t-il pas pour lui les pleurs de l'aurore ?
Les derniers soleils le feront mûrir.

Par le bleu du ciel appauvrie,
La lune poursuit le soleil,
Et sa blanche corne amoindrie
Finira ce jour sans pareil.
Déjà dans l'onde qui se teinte
Des couleurs du couchant vermeil,

On voit passer sa forme éteinte :
La nuit se fait, l'angélus tinte.

La chandelle du cabaret
Vient de s'éteindre la dernière.
Le flûteur ivre de clairot,
Serpentant comme une rivière,
S'en va du val à la forêt ;
Le son joyeux de sa musette
Tout avec lui monte et descend,
Tantôt se perd, tantôt reprend,
Puis meurt comme un chant d'alouette
Dans les plaines du firmament.

Là bas sous l'orme près l'église,
Filles, garçons ont pris leur vol,
Et l'ombre du grand parasol
Parle tout bas avec la brise.

GUSTAVE MATHIEU.



UN NEVEU DE RAMEAU.

AIR : *Aussitôt que la lumière.*

Frère Jean, sans être ivrogne,
Aimait le vin tendrement.
Sa Jeanne avait rouge trogne
Et comptait plus d'un amant.
Un jour elle devint mère
Et mit au monde un garçon
Qui tenait en main un verre
Et chantait une chanson.

C'est en mai qu'il prit naissance,
Ce mois où tout refleurit,
Où, retrouvant sa puissance
La nature nous sourit.
Fière était sa large face

Qu'éclairait un teint vermeil,
Et c'était toujours en face
Qu'il regardait le soleil!

Il fut mis chez un vieux prêtre
Pour apprendre le latin;
Le drôle narguait son maître
Et grisait le sacristain.
Un beau soir d'été le traître,
Pendant un miséréré,
Enleva par la fenêtre
La servante du curé.

Or, depuis cette aventure,
Tantôt riche, tantôt gueux,
Il sut changer sa figure
Selon les temps et les lieux.
Très-large de conscience,
Boire, aimer, travailler peu,
Formaient toute sa science,
Pour lui son ventre était Dieu!

Après une nuit d'orgie
Le drôle sommeillait fort;
Il n'était qu'en léthargie,
Ses amis le croyaient mort.
Comme on le portait en terre,
Il se réveille en chantant :
Laissez-moi vider mon verre,
On ne boit plus chez Satan.



LA BOHÈME DU TEMPS JADIS.

Musique d'Alexandre Schann.

Mes amis, un singulier tour
M'est advenu la nuit dernière :
Ayant bu d'un vin de barrière,
J'eus l'esprit clair comme le jour;
Le passé s'ouvrit comme un livre,
Et j'y vis briller nos aînés :
Avec eux j'aurais voulu vivre,
Tant nous sommes dégénérés !

Maitre François, où donc es-tu ?
Les écoliers ne sont plus guère ;
Maitre François, où donc es-tu ?
Las ! les écoliers ne sont plus.

A leur tête maître Villon,
Fièrement campé sur la hanche,
Se drapait d'un pourpoint sans manche
Et commandait leur bataillon.
Autour de lui de gentes dames,
Belles comme le temps jadis,
A ses pieds déposaient leurs âmes ;
Je crois en avoir compté dix.

Maitre François, où donc es-tu ?
Les écoliers n'aiment plus guère ;
Maitre François, où donc es-tu ?
Non, les écoliers n'aiment plus.

Ainsi que des fleurs sur ses pas,
Catherine l'éperonnière
Et la gente saulcissière
Prodiguaient en vain leurs appas.
Puis, Ribaudine la blanchette,
Qui tant aima ce grand luron ;
Mais à l'infidèle Macette
Il avait donné son fleuron.

Maitre François, où donc es-tu ?
Les écoliers ne peuvent guère ;

Maitre François, où donc es-tu ?
Les écoliers ne peuvent plus.

Au Trou de la Pomme de Pin
Nos gars s'en vont faire ripaille,
Buvant, mangeant, sans sou ni maille,
Riches d'esprit, pauvres de pain.
Dans leurs bourses le diable danse,
Dans leurs verres du bon vin blanc;
Car Villon est la providence
Des malades faute d'argent.

Maitre François, où donc es-tu ?
Les écoliers ne boivent guère ;
Maitre François, où donc es-tu ?
Les écoliers ne boivent plus.

D'une chanson faisiez présent,
Si vous aviez le cœur en liesse ;
Être gai c'est faire largesse :
De l'écot vous étiez exempt.
C'est bien dîner quand on échappe,
Sans déboursier un seul denier,
En torchant son nez à la nappe
Pour tout bonsoir au tavernier.

Maitre François, où donc es-tu ?
Les écoliers ne chantent guère ;
Maitre François, où donc es-tu ?
Les écoliers ne chantent plus.

Saint Jésus ! quel maudit lutin
Vient troubler mon âme endormie?...
C'est le baiser de mon amie
Qui me sert de réveil-matin.
Tant vaut l'amour, tant vaut le songe;
Beauté, printemps, baisers, serments,
Villon le dit, — point n'est mensonge :
« Autant en emporte ly vens ! »

Maitre François, où donc es-tu ?
Les écoliers ne sont plus guère ;
Maitre François, où donc es-tu ?
Las ! les écoliers ne sont plus.

ANTONIO WATRIPON.



L'AMI SOLEIL.

En fait d'amis il n'en est guère
Dont la visite à mon réveil
Parvienne aussi vite à me plaire
Que celle de l'ami soleil :
Impossible qu'on lui résiste,
Quand d'amour il vient vous parler ;
Impossible de rester triste,
Quand il prétend vous consoler.

Il met la vigueur dans nos veines
Et le courage dans nos cœurs ;
Dans nos amours et dans nos peines
Il combat et nous fait vainqueurs.
Dans le salon quand il regarde,
Il rajeunit les vieux tableaux,
Et fait chanter dans la mansarde
Les enfants avec les oiseaux.

Pour tout répandre en abondance,
Pour voir éclore sous ses yeux,
Raisins, chansons, fleurs, espérances,
Il n'a qu'à se montrer joyeux.
Donnant toujours, sans faire attendre,
Même sans se faire prier,
Du monde, qui ne peut lui rendre,
Il est l'éternel créancier.

Sans lui le ciel fait triste mine
Et fond en pleurs dans son ennui :
Quand il revient, tout s'illumine
Et l'arc-en-ciel brille pour lui ;
Avec des regards pitoyables,
Soleil, l'ami de tous pays,
Aux sauvages, aux pauvres diables,
Economise des habits.

De le voir les fleurs sont heureuses,
Et c'est devant lui seulement
Que leurs corolles langoureuses

S'entr'ouvrent amoureusement!...
Généreux, même aux égoïstes,
Il sourit aux cœurs fatigués,
Fait moins tristes ceux qui sont tristes,
Et rend plus gais ceux qui sont gais.

Pour la terre, sa vieille femme,
C'est un mari des plus constants;
Quand ils s'embrassent, quelles flammes!
On croirait qu'ils n'ont que vingt ans!
Avec eux tout se renouvelle,
Le champ, le pré, l'arbre fruitier,
Et pendant leur noce éternelle,
C'est la noce du monde entier!

EDOUARD PLOUVIER,



MA MÈRE EST MORTE.

Petits oiseaux, cessez vos chants :
Plus de gaité pour votre maître ;
Fuyez ces lieux qui m'ont vu naître ;
Retournez, retournez aux champs :

Mais en passant devant ma porte
Ne faites pas de bruit ;
Car cette nuit
Ma mère est morte.

Sylphes légers et feux follets,
Qui folâtrez sur la colline,

Ne sortez pas de l'aubépine
Pour sautiller sur mes volets :

Que le vent au loin vous emporte,
Vous emporte sans bruit ;
Car cette nuit
Ma mère est morte.

Vents qui passez sur les forêts,
Sous la douleur quand mon front penche,
Si vous m'apportez une branche
Cassée au funèbre cyprès,

Si vous la mettez à ma porte,
Déposez-la sans bruit ;
Car cette nuit
Ma mère est morte.

Enfants, laissez là ces bluets
Dont vous tressez une couronne ;
Vite, allez cueillir l'anémone
Qui croit près des tombeaux muets :

Mais en passant devant ma porte
Ne faites pas de bruit ;
Car cette nuit
Ma mère est morte.

PIERRE BRY.



MON VIEUX QUARTIER LATIN.

AIR : *T'en souviens-tu ..*

Me faudra-t-il, enfin, plier bagage
Et dire, hélas ! mes adieux à Paris...
Que faire ici ?.. j'ai les mœurs d'un autre âge,
Du vieux quartier je suis le seul débris.
Fier rejeton d'une tige brisée,
La ranimer ! je l'essairais en vain :
Des badouillards (1) la race est épuisée ;
Non, il n'est plus, mon vieux quartier latin.

(1) Société pantagruélique célèbre dans le quartier latin avant 1840.

Ils ont quitté ces greniers séculaires
Par nos aïeux et par nous habités,
Réduits obscurs où les noms de leurs pères
Sur les vieux murs sont encore incrustés.
Eux, ces lions!.. loger dans des baraques!
Il leur fallait le faubourg Saint-Germain.
Ils m'ont laissé seul au faubourg Saint-Jacques,
Et regretter mon vieux quartier latin.

Type charmant, grisette sémillante,
Au frais minois sous un pimpant bonnet,
Où donc es-tu, gentille étudiante,
Reine sans fard de nos bals sans apprêt?...
Du feu du punch infidèle vestale,
Tu t'envolas vers la cité d'Antin...
Ah! qu'un fichu t'allait bien mieux qu'un châle,
Quand tu régnais au vieux quartier latin.

O ma Sophie! au fond de ta province,
En tricotant le soir, loin du Prado,
N'entends-tu pas comme un démon qui grince
A ton oreille un air de Pilodo?..
Au souvenir des beaux jours, pauvre fille,
L'aiguille échappe à ta tremblante main :
Ton cœur s'émeut!.. Va, reprends ton aiguille,
Car il n'est plus de vieux quartier latin.

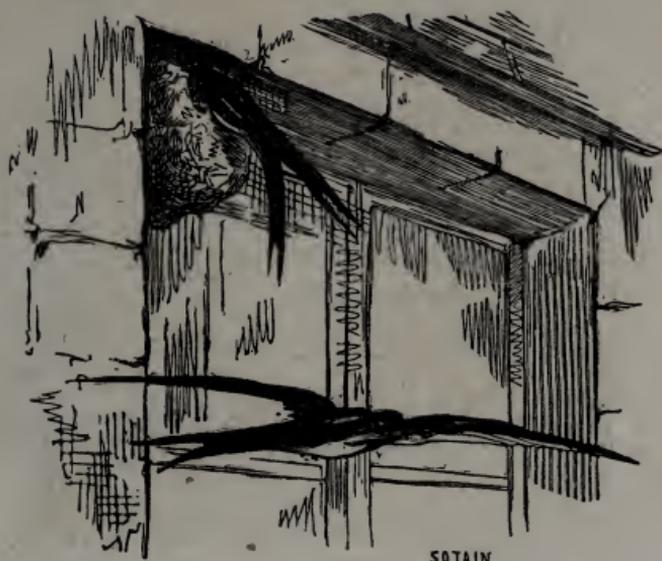
Il est perdu notre dernier refuge,
De Massenot le vieil estaminet ;
Le reme antique et l'effet rétrofuge

Sont délaissés pour un sot lansquenet ;
L'étudiant, ferré sur l'étiquette,
A l'Opéra se pose en muscadin ;
L'étudiante est aujourd'hui lorette...
Non, tu n'es plus, mon vieux quartier latin.

Il me souvient qu'une troupe serrée,
Lorsqu'au pays l'un de nous retournait,
L'accompagnait... et sa veuve éplorée
Marchait en tête et jusqu'au soir pleurait.
Puis, chez Moreaux, en lui choquant son verre,
Au vieil ami chacun pressait la main...
Et moi, je prends ma prune en solitaire,
Pour oublier ce vieux quartier latin.

Mais je ne puis chasser de ma mémoire
Ces souvenirs de nos printemps fleuris,
Les yeux mouillés, j'en redirai l'histoire,
Le vétéran instruira les conscrits.
Moi qui craignais de devenir notaire,
En ton honneur, j'accepte ce destin ;
De tes hauts faits j'ai dressé l'inventaire,
Tu revivras, mon vieux quartier latin.

UN ÉTUDIANT DE QUINZIÈME ANNÉE.



L'HOSPITALITÉ.

N'es-tu que la déesse antique
Vivante en un marbre sculpté,
Vertu pieuse et domestique
Qu'on nomme l'hospitalité?
Tu m'apparais sous une image
Qui parle mieux à mon regard :
C'est en un riant paysage
Une hôtesse bonne et sans art.

Eh ! bonjour, madame l'hôtesse!

Du logis tirez les verrous.

— « Sur le seuil laissez la tristesse,
» Et venez, vous êtes chez vous. »

Sa maison est l'hôtellerie
Qui d'enseigne n'a pas besoin.
L'avenue est verte et fleurie,
Son parfum l'annonce de loin.
Son escalier de pierre grise
Est doux au pas de l'étranger,
Qui sent au passage une brise
De chèvrefeuille et d'oranger.

Eh ! bonjour, madame l'hôtesse !

Du logis tirez les verrous.

— « Sur le seuil laissez la tristesse,
» Et venez, vous êtes chez vous. »

Si l'estomac vous sollicite,
Entrez ! votre couvert est mis :
La table n'est point si petite
Qu'on n'y reçoive ses amis.
Le dressoir chargé de vaisselle
Excite un curieux coup d'œil ;
Le vin rit, la nappe étincelle,
Il faut céder à cet accueil.

Eh ! bonjour, madame l'hôtesse !

Du logis tirez les verrous.

— « Sur le seuil laissez la tristesse,
» Et venez, vous êtes chez vous. »

L'hôtesse à manger vous invite,
L'hôte joyeux sert d'échanson,
Et souvent le dîner s'acquitte
Avec une simple chanson.
Il faut ouïr, au choc des verres,
Ces accords sans diapason
Où s'épanchent les cœurs sincères
A faire trembler la maison.

Eh ! bonjour, madame l'hôtesse !
Du logis tirez les verrous.
— « Sur le seuil laissez la tristesse,
» Et venez, vous êtes chez vous. »

Voici la clef de la cellule :
Un lit de moine vous attend ;
Du crépuscule au crépuscule
On dort, le rossignol chantant.
A l'aube, un doux bruit vous éveille,
Concert de sons et de couleurs :
De pinson, de bouvreuil, d'abeille,
Dans le feuillage et dans les fleurs.

Eh ! bonjour, madame l'hôtesse !
Du logis tirez les verrous.
— « Sur le seuil laissez la tristesse,
» Et venez, vous êtes chez vous. »

Rien ne vous manque, ni l'eau pure,
Ni la toile fraîche l'été,

Ni tous les soins qu'on se figure
En rêvant l'hospitalité.
Oh! la Providence fidèle
Protégera votre foyer!
On dit que le nid d'hirondelle
Bénit le toit hospitalier.

Adieu donc, madame l'hôtesse!
Du logis poussez les verrous.
Sur le seuil je vois la tristesse,
Quand il faut quitter de chez vous.

PIERRE DUPONT.

Cette chanson est extrait de la collection des chants et chansons de Pierre Dupont, avec musique, et illustrés à 15 centimes la livraison, chez Houssiaux, éditeur.



LE PREMIER MAI.

Chantez, oiseaux; dansez, collines;
Il va venir, le bien-aimé,
Dans les lilas, les aubépines;
Il est venu, le premier mai.
Sur les prés verts, les fleurs mi-closes
Jaillissent naturellement
Sous la trace de ses pieds roses,
Comme étoiles au firmament.

Cloches et coqs font leur tapage
Dans le matin limpide et gai;
Éveillez-vous, gens du village :
Il est venu, le premier mai.

Là-bas, dans l'or sur la montagne,
Le soleil monte au ciel tout bleu,
Enflammant la blanche campagne;
Les aubépins sont tout en feu;
La forêt chante, et l'hirondelle
Vient et revient; on dansera
Au cabaret, sous la tonnelle,
A la bonne dame on boira.

Cloches et coqs font leur tapage
Dans le matin limpide et gai;
Éveillez-vous, gens du village :
Il est venu, le premier mai.

Allons, les femmes, les fillettes,
Tirez le lin de vos tiroirs,
Ajustez vos blanches cornettes,
L'œil de côté dans les miroirs;
Déjà sous l'orme la musette
Fredonne ses refrains nouveaux,
Et l'écho lointain les répète
Aux bois, aux vallons, aux coteaux.

Cloches et coqs font leur tapage
Dans le matin limpide et gai;

Eveillez-vous, gens du village :
Il est venu, le premier mai.

Mais l'église trop pleine éclate
De chants, de rayons, de vermeil ;
Dans la dentelle et l'écarlate
Le pasteur luit comme un soleil.
Chacun se signe à l'eau bénite,
L'encens répand ses bons parfums ;
Puis, l'on s'en va, la messe est dite
Pour les vivants et les défunts !

Toutes les cloches font tapage
Sous le ciel bleu, limpide et gai ;
Dansez, buvez, gens du village :
Il est venu, le premier mai.

La danse a repris de plus belle,
On tourne, on tourne sous l'ormeau ;
Au cabaret on se querelle,
Tout en buvant le vin nouveau ;
Mais voici que par la fenêtre
Le braconnier, rougé, fâché,
Fait passer le garde champêtre,
Le nez en sang et l'œil poché !

Cloches, musettes, font tapage
Sous le ciel bleu, limpide et gai ;
Dansez, buvez, gens du village :
Il est venu, le premier mai.

Avec l'écharpe tricolore
Monsieur le maire est arrivé,
Le braconnier, qui court encore,
A travers champs s'est esquivé;
On crie, on chante, on verbalise,
Et, quand chacun a bien juré,
Le blessé retourne à l'église
Chanter vêpre avec le curé.

Cloches, musettes, font tapage
Sous le ciel bleu, limpide et gai;
Dansez, buvez, gens du village :
Il est venu, le premier mai.

Sur le pré, l'étang, la colline,
Les grands arbres vont s'allongeant,
Et le soleil tombe et décline
Dans les pourpres du ciel changeant.
Tout comme une pâle étincelle,
L'étoile du soir apparaît :
Voici s'allumer avec elle
La chandelle du cabaret.

L'angélus tinte et fait tapage
Dans l'air du soir plus embaumé;
Rentrez chez vous, gens du village :
Il est passé, le premier mai.

Les sons perdus de la musette
S'en vont mourir au fond des bois

Avec le cri de la chouette,
Comme un souvenir d'autrefois.
La terre tourne et nous apporte
Et le soleil et les amours;
La terre en tournant les emporte :
Emparons-nous des plus beaux jours.

La lune a glissé du feuillage
Dans l'air du soir plus embaumé ;
Endormez-vous, gens du village :
Il est passé, le premier mai.

GUSTAVE MATHIEU.



LE MIRAGE.

Relève-toi, Nadji, pauvre enfant de Guinée!
Voici venir à nous l'oasis fortunée,
L'oasis aux doux fruits que balancent les vents.
Nous trouverons une fontaine
Pour baigner ta tête d'ébène,
Et rafraîchir tes pieds brûlants.

Relève-toi, Nadji, vois là-bas ces cabanes,
Ces jardins, ces forêts où pendent les bananes,

Et ces sources d'eau vive où boivent les chameaux !

Ici, la terre est enflammée,
Là-bas, l'oasis est semée
D'ombres, de parfums et d'oiseaux.

Nadji, relève-toi, prends pitié de ton frère ;
J'ai promis de te rendre à notre vieille mère ;
Oh ! ne dors pas ainsi, Nadji, tu me fais peur !

Nadji, veux-tu que je te porte ?
Hélas ! on dirait qu'elle est morte,
Ma pauvre sœur, ma pauvre sœur !

Et l'oasis fuyait avec ses paysages,
Ses horizons de fleurs, ses humides rivages ;
Le Désert rayonnait comme un grand fleuve d'or.

Puis vint le soir, et la poussière,
Sur cette scène de misère,
Jeta son suaire de mort.

CHARLES WOINEZ.



A MES AMIS.

Mes bons amis, pourquoi de la jeunesse
Ne pas fêter les fugitifs instants?
Pourquoi vouloir faire de la sagesse?
Mon Dieu, plus tard il sera toujours temps.
Méprisons donc les vains propos du monde
Et, jouissant de ces moments trop courts,
Remplissons tous nos verres à la ronde
Et commençons par boire à nos amours.

Oui le présent, c'est le dieu que j'encense,
Pour le fêter tenons-nous toujours prêts,

Car le passé me laisse, quand j'y pense,
Bien des soupirs, des pleurs et des regrets.
Dans le présent je veux noyer mes peines,
Le verre en main, les oublier toujours ;
Je veux de fleurs entrelacer mes chaînes
En célébrant les amis, les amours.

Peut-être un jour, si l'avenir m'emporte,
Pauvre exilé vers de stériles bords,
Alors, amis, que mon âme vous porte
Tous mes soupirs dans de tristes accords.
A quelque point que m'atteigne la bise,
Quoi qu'il arrive, on me verra toujours
Rester fidèle à ma sainte devise
Et préférer mes amis aux amours :

Des temps futurs pourquoi lever le voile,
Pourquoi chercher quel sera notre sort ?
Pourquoi du ciel interroger l'étoile
Et demander quand nous serons au port ?
Qu'importe donc à ma philosophie ?
Joyeux, content, pour égayer mes jours ,
Je veux chanter le bon vin, la folie,
Mes vieux amis, mes nouvelles amours.

CHARLES GUIGNARD (de Langres).



LE CHANT DU NOMADE.

« Le véritable honneur est dans la vie
« nomade.

« ABD-EL-KADER. »

I.

— Ami, pourquoi sitôt plier ta tente et quitter la
tribu des Hachem ?

Tu es le doigt de ma main, le frère de mon cœur.

Reste dans notre douar et deviens fils de nos keikhs ⁽¹⁾ :

Tu choisiras cent têtes parmi tous nos troupeaux.

(1) Vieillards.

Nos femmes sont belles, tu leur donneras le krol-khral d'or ¹.

Nos chevaux bondiront comme deux gazelles sur cet océan de montagnes, dans les gorges profondes, les ravins et les abîmes où les hyènes et les chacals ont leur repaire.

Reste dans le Tell et ne fuis pas au désert !

II.

— Arrête ce nuage voyageur qui glisse rapide sur nos têtes.

Défends à cet aigle d'ouvrir ses larges ailes et de planer aux cieux.

Dis à la source de remonter la pente d'une colline.

Réconcilie dans un baiser de frères le serpent et le lion;

Mais ne cherche pas à retenir le Nomade !

III.

Il méprise la vie de l'habitant des Ksour ³, marchands de poivre ⁴ et fils de juifs, qui paient l'achour ⁵ au maître.

(1) Anneaux de pieds, — présent de mariage.

(2) Partie septentrionale de l'Afrique, qui comprend nos possessions

(3) Habitants des villes.

(4) Pour les Arabes nomades les habitants des villes sont des *ska-kri* (mot à mot *épiciers*). Voir à ce sujet le savant ouvrage de M. le général Daumas : *les Chevaux du Sahara*.

(5) L'impôt.

Il n'a jamais attelé son coursier à une charrue ; il ne touche la terre que du talon.

Il n'a jamais vu la face d'un sultan.

Il est indépendant et fier, le Nomade !

IV.

A lui le Sahara et ses espaces sans limites où il vole sur les ailes de son cheval à la poursuite du ghézal ¹ et de l'autruche ;

A lui les femmes plus blanches que le lait des chammelles, fleurs du désert parfumant l'air pur des oasis, qui se couchent à ses pieds sur l'atouche ;

Il est heureux, le Nomade !

V.

A l'appel du jour et de la nuit, il se lève pour la téhha ² ;

Il s'arme de la mezerague ³, du fusil, et fait parler la poudre en tombant comme les grêlons de l'hiver sur la tribu maudite qui a outragé ses alliés ;

Il tue les guerriers jusqu'au dernier, prend les nègres, les chevaux et les moutons ; mais il renvoie les femmes à leurs mères avec tous leurs bijoux.

Il est brave et généreux, le Nomade !

(1) De la gazelle.

(2) Terrible vengeance des Arabes.

(3) De la lance.

VI.

Notre saint marabout Sidi-Ben-Abd-Allah, descendant du prophète (que Mohammed le favorise!), a dit : Le voyageur est un hôte envoyé par Dieu : fût-il chrétien, fût-il juif, partagez avec lui la datte et la rhuina ¹; car tout ce que vous avez appartient à Dieu!

Donnez à l'étranger la première place sur le ferrache ², et reconduisez-le au fedjeur ³ en lui disant : — Suis ton bonheur !

Il est hospitalier, le Nomade!

VII.

Au printemps, lorsque les eaux de la grande mer ⁴ ont arrosé les sables, en chantant les versets du Livre ⁵, il pousse devant lui ses troupeaux qui disputent aux biches sauvages l'alfa et le guétof ⁶;

Sa tente ne s'est jamais reposée plus d'une lune.

Buvant l'air et dévorant l'espace, il est errant sur la terre, le Nomade!

VIII.

Mon père (que Dieu l'ait en sa miséricorde!) m'a

(1) Pâte composée d'eau et de farine et roulée dans la main.

(2) Lits faits avec de longs tapis.

(3) Au point du jour.

(4) Du ciel.

(5) Le Koran.

(6) Herbes du désert.

dit : — L'heure du rahil ¹ a sonné! Va dans le Tell et achète dix hamals de grains. Monte sur tes vaisseaux ² et mesure-toi avec le vent!

IX.

J'ai le mirage dans les yeux et dans le cœur.

Nos dunes de sable sont dorées par les dernières flammes de l'œil de la lumière ³.

A l'horizon rouge se montre un troupeau de mahari qui s'avancent, d'un pas agile et mesuré vers l'oasis fortunée d'El Haouita.

Le bendaïr résonne; les jeunes filles courent à travers les orangers et les palmiers, et chantent avec les sources la chanson du soir, qu'elles coupent par ces cris : — Les voilà! le rahil est fini!

X.

Comme une montagne de sable roulée par le simoun, la caravane avide envahit l'oasis aux frais ombrages;

Toutes les tentes s'emplissent de grains et de joyeuses paroles;

La mienne seule est triste et silencieuse.

Ma sœur voile de son blanc haouly ses yeux

(1) *Rahil*, émigration annuelle des habitants du Sahara qui vont chercher dans le Tell les grains nécessaires à leur subsistance.

(2) Chameaux.

(3) Du soleil.

(4) Dromadaires coureurs du Sahara.

plus brillants que les étoiles des nuits d'été; mon cheval, si gai qu'il dansait devant les jeunes filles, baisse la tête et creuse du pied une tombe dans le sable.

Mon père maudit le Tell, et mes nègres du Soudan disent en regardant le ciel : — Maître est parti pour le grand rahil !

XI.

Enfants d'El Haouita, pourquoi faire parler la plainte?

La patience est la clef du bonheur.

Je donne le dernier baiser à un ami du Tell.

Me voici : le Nomade appartient au désert!

XII.

Arrête ce nuage voyageur qui glisse rapide sur nos têtes.

Défends à cet aigle d'ouvrir ses larges ailes et de planer aux cieux.

Dis à la source de remonter la pente d'une colline.

Réconcilie dans un baiser de frères le serpent et le lion;

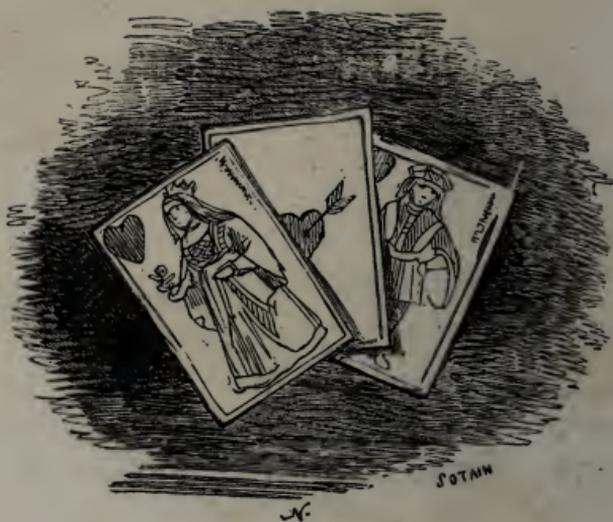
Mais ne cherche pas à retenir le Nomade!

Adieu! La terre est large. Chacun suit son destin!

BENJAMIN GASTINEAU.

Oran (Afrique), février 1833.

(1) La dernière migration, — la mort.



L'AMOUR EST UN JEU.

L'amour est un jeu...
— Aimons-nous, Ninette!
Eau, terre et ciel bleu,
Tout joue à ce jeu.

L'amour est un jeu...
Qu'on vive ou végète,
Il faut, de par Dieu,
Jouer à ce jeu.

L'amour est un jeu...
Allons donc, brunette!
Un baiser de feu
Se rend à ce jeu.

— L'amour est un jeu?...
Fort bien! dit Ninette.
Mais, j'en fais l'aveu,
Moi, je triche au jeu.

A. LÉON NOEL.



VIEILLE GUITARE.

Je voudrais bien pleurer, mais je ne sais plus pleurer.

Je suis très-gai au fond, pourtant, mais très au fond. Je suis très-gai, car voici le printemps, et sur les hauteurs de Meudon il y a des nuages verts d'où sortent des gazouillements de moineaux; et les parfums des premiers jours d'avril et les herbes sortent douces et fraîches des sillons, et les buissons des chemins commencent à dépeigner leurs fauves che-

velures où brillent et s'épanouissent les baies rouges, les baies jaunes, et les fleurs blanches et les fleurs bleues; et l'on entend, mêlées aux chansons sonores des alouettes et des merles bavards, les chansons égrillardes et naïves des paysannes d'alentour.

Je voudrais bien pleurer, mais je ne sais plus pleurer;

Car ce mois béni où la terre ouvre son sein, et la femme son cœur, est le mois des souvenirs joyeux et des pensées sombres. C'est le mois où elle et moi, penchés l'un sur l'autre, et mêlant nos haleines et nos cheveux, comme deux arbrisseaux qui mêlent leur feuillage frissonnant, nous allions par les chemins creux, les pieds dans la poussière, la tête dans un rayon de soleil, les yeux dans un rayon de bonheur, sans savoir où nous allions ainsi, courant sans but et nous arrêtant sans motif, pour cueillir un muguet oublié dans un coin de gazon ou pour cueillir un baiser attardé dans un coin de nos lèvres; où nous écoutions, enivrés, monter jusqu'à nos oreilles les harmonies calmes et chastes de la nature et monter à nos cerveaux les symphonies tumultueuses et passionnées de nos cœurs!

Je voudrais bien pleurer, mais je ne sais plus pleurer.

C'est le mois où j'avais à dépenser l'argent amassé par mon esprit et l'amour amassé par mon cœur; deux trésors immenses, qu'on croit inépuisables, comme les caves de M. de Rothschild, comme les

flancs des montagnes de l'Australie et les rives du Sacramento, et qui s'épuisent dans une journée d'avril entre l'aube et le crépuscule, et que l'on sème en prodigues sur les sentiers parcourus et sur les gazons foulés, sous les tonnelles des cabarets et sur les chevaux de bois des jeux de bague. Qu'importe ! Elle m'aimait et je l'aimais ! Les amoureux sont toujours millionnaires, — tant qu'ils sont amoureux...

Je voudrais bien pleurer, mais je ne sais plus pleurer.

Le printemps est revenu avec ses brises folles et ses parfums enivrants. Mais elle est partie pour ne jamais revenir. Son amour était frileux, et les premières neiges de l'automne dernier l'ont glacé à tout jamais. J'ai essayé de soulever cette neige et de casser cette glace qui servaient de linceul à cet amour ardent qui était tout mon bonheur et toute ma vie ; mais je n'ai rien trouvé que la place où il était et que des débris sans nom. J'ai mis une croix et une fleur à cette place où il n'y a plus rien, tombe creusée à un souvenir, et je m'en suis allé.

Je voudrais bien pleurer, mais je ne sais plus pleurer.

Mon Dieu ! que c'est donc triste et bête d'aimer ! Plus bête que triste, plus triste que bête, je ne sais ; mais c'est bien triste et bien bête ! Vous avez mis vingt ans à naître, et pendant ces vingt ans vous avez laissé croître et grandir dans votre cœur une belle fleur rose comme un arbre de Judée, et un jour

vous avez ouvert votre cœur pour laisser entrer le soleil épanouisseur qu'on appelle l'amour, — et votre belle fleur rose s'est épanouie sous cette bienfaisante influence, et elle a répandu au dehors les parfums dont elle était remplie; vous avez aimé! Puis, le lendemain de ce jour, le cœur s'est refermé, la plante s'est flétrie, et vous avez senti que le bonheur et la vie s'enfuyaient avec votre sang par cette cicatrice qui sera toujours béante et douloureuse...

Je voudrais bien pleurer, mais je ne sais plus pleurer.

Hier je l'ai rencontrée, elle! J'ai eu froid malgré le soleil. Je me suis senti défaillir et pâlir; il me semblait qu'une main brutale et maladroite entr'ouvrait les lèvres de ma blessure et allait chercher dans mon cœur une fibre toujours vivante et vibrante pour la tordre et me faire crier. J'ai crié, mais je n'ai pas pleuré...

Je n'ai pas pleuré, car je ne sais plus pleurer.

Elle était avec *lui*, pendue amoureusement à son bras, sur lequel elle s'appuyait comme une liane nonchalante sur un trône vigoureux. Elle semblait boire avec volupté les paroles passionnées qu'il lui jetait en marchant. C'était un bien bel homme; il avait une fière taille et de crânes allures; un bien bel homme en vérité, quelque chose comme la tête de don Juan montée sur la canne d'un tambour-major. Ah! Dieu! le bel homme! Comme en passant près de moi qui me sentais mourir, ils m'ont fait mal,

elle avec son regard cruel, *lui* avec son coude pointu, tous les deux à l'endroit du cœur !

Je voudrais bien pleurer, mais je ne sais plus pleurer.

Allons, n'en parlons plus ! Les fleurs et l'amour n'ont qu'une saison. Il ne faut pas faire de reproches au bon Dieu, parce qu'il pourrait s'attendrir et vous envoyer des fleurs toute l'année et de l'amour toute la vie ; et trop de fleurs c'est malsain pour la tête, et trop d'amour c'est malsain pour le cœur ; n'est-ce pas, chère !...

N'en parlons plus ! n'en parlons plus ! Les hôtes charmants qui babillaient dans mon cœur et le remplissaient de bonheur et de tapage, ces hôtes aux joues roses, aux lèvres rouges, aux yeux noirs, en sont partis à tire d'aile, comme une couvée d'oiseaux de passage, en ne laissant dans leur nid abandonné que quelques plumes et quelques brins de paille que la pluie de mes larmes a transformés vite en fumier... Ils sont partis ; ils ont déménagé furtivement, nuitamment, doucement, en mettant la clef sous la porte, comme des locataires sans honneur et sans argent.

J'ai pris la clef après avoir muré la porte, et cette clef d'or, la clef de mon cœur, je l'ai jetée dans l'égoût... Je voudrais la ravoir maintenant, en promettant une récompense honnête à celle qui me la rapporterait, que je ne le pourrais pas...

Mais je ne le veux pas, je ne le veux pas, je ne le veux pas.

Adieu, Cupido, divin bambin, petit voyou dont je ne comprends plus l'argot. Adieu! Les fleurs ne valent pas les fruits, les lilas ne valent pas les pampres...

Ohé! Évohé!... Ohé! Évohé!

Quand on n'en a pas envie, pourquoi pleurer!

ALFRED DELVAU.



A DARCIER.

UN CHANTEUR DE ROHÈMF.

Fils aîné d'un vieux menuisier,
Je devais raboter des planches,
Mais par malheur pour mon métier
Je me trouvai les mains trop blanches.
Je pris mon vol par un beau soir,
Avec trois gros sous dans ma poche ;
Fier d'être libre et plein d'espoir,
Je fis mon lit sous une roche.

Depuis ce jour je roule, roule,
Sans chercher à me reposer
 Je roule ;
Ma vie est une frêle boule
Que le moindre choc peut briser.

Sur mon pittoresque berceau
Chantaient les linots et les merles ;
Sous le soleil les gouttes d'eau
Au feuillage semblaient des perles.
Par ces chants d'oiseaux inspiré,
Je compris mon rôle sur terre :
Comme eux pour tous je chanterai :
Je serai chanteur populaire !

Depuis ce jour je roule, roule,
Sans, etc.

J'ai parcouru bien du chemin
Chantant toujours de ville en ville,
Sans redouter le lendemain,
Triste ou joyeux, l'âme tranquille.
Trop heureux, si parfois mes chants
Allaient consoler la chaumière,
Si je courbais l'orgueil des grands
Aux sons de ma voix mâle et fière !

Et puis je roule, roule, roule,
Sans, etc.

Pour beaucoup je suis un vaurien,
Pour beaucoup je suis inutile,

A dire vrai, je n'en crois rien :
En chants si ma voix est fertile
Elle a su faire des heureux ;
J'en suis sûr, plus d'un pauvre m'aime :
J'en ai pour un, j'ai ai pour deux...
On a bon cœur dans ma Bohême.

Et puis je roule, roule, roule ,
Sans, etc.

Bientôt mes cheveux seront gris,
Bientôt ma voix sera fêlée ;
Ce monde n'aura plus de prix
Pour ma pauvre âme désolée.
Quand la mort chez moi frappera
Pour remplir son lugubre office,
Ouvrant la porte on m'entendra
Lui fredonner : Dieu vous bénisse !

Voilà trop longtemps que je roule,
J'ai besoin de me reposer ;
Je roule ;
Ma vie est une vieille boule
Que le temps fait bien de briser.

CHARLES VINCENT.



MIMI.

Mon feu flambe et pétille,
Laisse là ton aiguille ;
Plus près de ton ami
Viens, Mimi.

Sur la fenêtre close
Tire le rideau rose,
Tends tes pieds aux tisons
Et causons.

Reprenons, ô ma belle,
Cette histoire éternelle
Què redit chaque jour
Notre amour.

Du passé qui s'envole
La brillante auréole
Est présente à nos yeux
En tous lieux.

De ce bois solitaire
Où dormait le mystère
Montre-moi de la main
Le chemin.

Parcourons cette allée,
Si douce et tant feuillée,
Où nous venions sans bruit
A minuit.

Sous la roche lointaine
Voilà bien la fontaine
Où pleuraient les roseaux.
Sur les eaux.

Voilà le banc de pierre
Et les bras du vieux lierre
Où la brise jouait
Et chantait ;

Et la lune amoureuse
Qui s'échappait rêveuse

De son nuage noir
Pour te voir ;

Et la pâle pervenche
Que cueillait ta main blanche
Pour orner d'un bouquet
Ton corset.

Mimi, qu'il t'en souviene,
L'écho de ce grand chêne
Redisait par moments
Nos serments,

Quand, pendue à ma lèvre,
Qui tremblait sous la fièvre,
Tu levais tes beaux yeux
Langoureux,

Et quand ta voix charmante
Me répétait mourante :
« Toi seul seras toujours
Mes amours. »

Depuis cette soirée,
Le vent, mon adorée,
A dépouillé les bois
Quatre fois.

Quatre fois la prairie
S'est parée et flétrie ;
Notre amour, malgré tout,
Est debout.

Et tu t'endors heureuse,
Ma gentille amoureuse,
En reposant ton cœur
Sur mon cœur.

Mon feu flambe et pétille,
Laisse là ton aiguille ;
Plus près de ton ami
Viens, Mimi.

ABEL DUVERNOIS.



CHANSON D'HIVER.

Musique de Alexandre Schann.

Les gens qu'amuse le théâtre
Nous ont fourni pour cet hiver
Du charbon de quoi remplir l'âtre ;
Et le pain, dit-on, n'est pas cher.
Verrous tirés, ô ma petite,
Enfermons-nous pour nous aimer :
Tant que bouillira la marmite,
Nous serons là pour l'écumer.

Si de pain sec et d'onde pure
L'amour, dit-on, ne vit pas bien,
Notre tirelire murmure
Le bruit du flot pactolien.
A ce doux bruit qui nous caresse,
Sans crainte nous pouvons dormir :
Nous avons six mois de paresse
Sur la planche de l'avenir.

Comme on effeuille dans un livre
Un bouquet fraîchement cueilli,
Pour que plus tard il vous enivre
D'un reste de parfum vieilli ;
Si nous ne voulons pas, ma chère,
Avant le temps nous oublier,
Tristes ou gais, il faut nous faire
Des souvenirs pour nous lier.

Quand le givre aux carreaux burine
Ses caprices étincelants,
Quand la neige épaissit l'hermine
Dont elle a vêtu les toits blancs,
Ermite du bonheur tranquille,
Oublieux, oublié de tous,
Que notre amour frileux s'exile
Dans l'égoïsme du chez nous.

Messenger de bonnes nouvelles,
Quand Noël au gai carillon

Fait pétiller les étincelles
De la bûche du réveillon ;
Célébrant la vieille coutume
Entre le soir et le matin,
Sur la braise qui se consume
Nous ferons griller du boudin.

Echos de Rome et de Venise,
Quand les grelots du carnaval,
Qu'à son gré Gavarni déguise,
Frédonneront l'appel au bal ;
Prenant de loin part à la fête,
Nous boirons le reste du vin,
Où jadis la pauvre Musette
Mouillait sa lèvre et son refrain.

Et tant qu'aux vives salamandres,
Lumineux esprits du foyer,
Le grillon, rossignol des cendres,
Redira son cri familier,
Engourdis dans notre bien-être
Comme au fond d'un nid duveté,
Sans regarder le thermomètre,
Nous attendrons fleurir l'été.

HENRY MURGER



UN ATELIER DE DEMOISELLES.

On voit toujours trois jeunes filles,
Des aiguilles au bout des doigts,
Des chansons au bout des aiguilles,
Coudre et chanter tout à la fois.
Puis, quand Dieu fait un beau dimanche,
Elles laissent voler leurs chants
De branche en branche ;
Au grand soleil, en robe blanche,
Elles vont courir dans les champs.

Un marronnier, courbé par l'âge,
Où l'amour a fait plus d'un nid,
Offrit l'ombre de son feuillage
A celui d'Élisa-Nini.
Aux oiseaux des beaux jours mêlée,
Elle aima comme eux, en plein air,
 Sous la feuillée;
Comme eux, elle s'est envolée
Aux premiers frissons de l'hiver.

Quant à Louison, c'est une brune
Qui n'aime pas à promener
Ses amours au clair de la lune.
Un beau jour, après déjeuner,
D'un carabin la cigarette
Alluma l'incendie au cœur
 De la pauvette...
Il soufflait un vent d'amourette
Dans la chambre de son vainqueur! ..

La reine, c'est la Berrichonne!...
Vous la verrez, si vous voulez,
A ma fenêtre, et sa couronne,
Au printemps, fleurit dans les blés.
L'amour, qui bat sous son corsage,
N'y fait pas le plus petit pli,
 Car elle est sage...
C'est encore un épais feuillage
Qui fut, un soir, son ciel de lit.



A MADAME ADOLPHE BILLECOQ.

LA CHANSON DE KÉROUZERAI,

De ma voix la plus attendrie
Je veux chanter, je chanterai
La chanson de Kérouzerai,
Chanson de flots, de grève et de lande fleurie.

Simplement je la chanterai
A toutes les herbes marines

Qui fertilisent les collines
Et les champs de Kérouzerai.
La lande verte, aux grèves grises,
Par ses fleurs d'or, la redira ;
Les flots chanteurs, aux folles brises :
Et la brise l'emportera.

De ma voix la plus attendrie
Je veux chanter, je chanterai
La chanson de Kérouzerai,
Chanson de flots, de grève et de lande fleurie.

LE CHATEAU DE KÉROUZERAI.

I.

C'est la chanson d'un château fort,
Haut crénelé ! dardant sa tête
Dedans la brise et la tempête,
Le dos au sud, la face au nord,
Est et ouest, étendant ses ailes,
Sous le ciel gris superbe à voir,
Avec ses tours et ses tourelles,
D'où les hibous sortent le soir.

Dans ce vieux château vide où règne le silence
On se sent libre quand on pense
A tous les blasons effacés,

A tous les tyrans trépassés,
Justiciers, rançonneurs et dresseurs de potence.

II.

Nous sommes là plusieurs amis
A regarder le temps qui passe,
Les uns pêchant, quand l'autre chasse,
Le soir à table réunis...
Tandis qu'en la prochaine église
Gît le dernier Kérouzerai
Imagé sur sa tombe grise,
Couché dessous, scellé, muré.

Dans ce vieux château vide où règne le silence
On se sent libre quand on pense
A tous les blasons effacés,
A tous les tyrans trépassés,
Justiciers, rançonneurs et dresseurs de potence.

III.

Kérouzerai, dit-on, jadis
En frappant d'estoc et de taille,
Sortit vainqueur d'une bataille
Qui chassa l'Anglais de Paris.
Mais on ne dit pas dans l'histoire,
De ce pendeur de braconniers,
Que ses vassaux payaient sa gloire
Avec leur sang et leurs deniers.

Dans ce vieux château vide où règne le silence
On se sent libre quand on pense
A tous les blasons effacés,
A tous les tyrans trépassés,
Justiciers, rançonneurs et dresseurs de potence.

IV.

Quand survient l'arrière-saison,
Dans les rafales déchainées,
On entend par les cheminées
Le vent, la mer et le canon.
Sous les portes, sous les fenêtres,
Avec la bête sous l'auvent,
L'âme en peine des anciens maîtres
Pleure et sanglote dans le vent.

Dans ce vieux château vide où règne le silence
On se sent libre quand on pense
A tous les blasons effacés,
A tous les tyrans trépassés,
Justiciers, rançonneurs et dresseurs de potence.

V.

Les murs ont dix pieds d'épaisseur.
La nuit on entend dans les salles
Des bruits d'armures sur les dalles.
Tout à coup, dans une lueur,
On voit un homme qui s'avance

Sur l'échafaud tendu de noir;
Un autre pend à la potence :
On voit tout cela sans rien voir.

Dans ce vieux château vide où règne le silence
On se sent libre quand on pense
A tous les blasons effacés,
A tous les tyrans trépassés,
Justiciers, rançonneurs et dresseurs de potence.

VI.

Hier, rentrant du cabaret,
Où j'avais bu tout le dimanche,
J'ai cru voir une femme blanche
Dans les flammes du vin clair et;
C'est elle, dit-on, qui protège
Et reconduit à leur logis,
Par le vent, la pluie ou la neige,
Les poètes et les gens gris.

Dans ce vieux château vide où règne le silence
On se sent libre quand on pense
A tous les blasons effacés,
A tous les tyrans trépassés,
Justiciers, rançonneurs et dresseurs de potence.

VII.

J'aperçois une autre lueur;
Voici l'aube! Une chanson pure,

Plus douce que l'eau qui murmure,
Monte limpide en sa fraîcheur :
C'est Olive la jardinière,
Et son refrain de bon aloi,
Vrai souvenir de la bruyère,
Et je l'écoute malgré moi.

Dans ce vieux château vide où règne le silence
On se sent libre quand on pense
A tous les blasons effacés
A tous les tyrans trépassés,
Justiciers, rançonneurs et dresseurs de potence.

VIII.

Vieille ruine du passé,
Dans les flots de ta solitude,
Le poète en sa quiétude
Aime à tremper son cœur lassé :
En chantant le présent lui verse
La haine du mal à plein bord ;
L'avenir doucement le berce,
L'espoir lui rit, le vent l'endort.

Dans ce vieux château vide où règne le silence
On se sent libre quand on pense
A tous les blasons effacés,
A tous les tyrans trépassés,
Justiciers, rançonneurs et dresseurs de potence.

IX.

Laboureurs, creusez vos sillons;
Chasseur, suis ton lièvre à la trace,
Loin de justice haute et basse,
Des ducs, comtes et hauts barons.

.
.
.
.

Dans ce vieux château vide où règne le silence
On se sent libre quand on pense
A tous les blasons effacés,
A tous les tyrans trépassés,
Justiciers, rançonneurs et dresseurs de potence.

L'ALENTOUR DE KÉROUZERAL.

I.

Laissons les rêves de côté,
Les chevaliers, les châtelaines,
Les pendus et les bruits de chaînes,
Revenons dans la réalité.
Au lieu de vous faire apparaître

Les vieilles choses d'autrefois,
Ouvrons franchement la fenêtre
Et décrivons ce que je vois.

De ma voix la plus attendrie
Je veux chanter, je chanterai
L'alentour de Kérouzerai,
Chanson de flots, de grève et de lande fleurie.

II.

Par la fenêtre on voit la mer,
A l'horizon la voile penche,
La mer est verte, ou bleue, ou blanche,
Selon le ciel plus ou moins clair.
Avec ses goëlands dans la brise,
De cap en cap formant un arc,
La grève est là, le flot s'y brise
Sur les rocs noirs, près d'un grand parc.

De ma voix la plus attendrie
Je veux chanter, je chanterai
L'alentour de Kérouzerai,
Chanson de flots, de grève et de lande fleurie.

III.

Le ciel est rouge, il ventèra;
Voici le flot, le vent se lève;
Les vaches montent de la grève,

Le reflux les ramènera...
Trainant le goémon sur la dune ,
Bêtes et gens, tout est en l'air :
C'est aujourd'hui la pleine lune,
Et nous aurons la grande mer.

De ma voix la plus attendrie
Je veux chanter, je chanterai
L'alentour de Kérouzerai,
Chanson de flots, de grève et de lande fleurie.

IV.

Dans les longs filets dégorgeants,
Parmi l'herbe et les coquillages,
On voit sur le sable des plages
Frétiller les poissons changeants :
Les grandes barques échouées
Regardent le soleil levant;
Les petites vont renflouées,
Cap au large et serrant le vent.

De ma voix la plus attendrie
Je veux chanter, je chanterai
L'alentour de Kérouzerai,
Chanson de flots, de grève et de lande fleurie.

V.

Déjà les beaux jours sont finis,

Voilà novembre qui s'avance,
Je perds comme un peu l'espérance
En regardant les bois jaunis.
On entend les chansons lointaines
Du pâtre assis sur le rocher :
Le vent se plaint dans les grands chênes
Où les corbeaux viennent coucher.

De ma voix la plus attendrie
Je veux chanter, je chanterai
L'alentour de Kérouzerai,
Chanson de flots, de grève et de lande fleurie.

ADIEUX A KÉROUZERAÏ.

I.

Mais voici poindre au ciel bleun-oir,
Du sein de la nue enflammée,
Comme un regard de bien-aimée,
La tremblante étoile du soir.
Salut à vous, fraîches soirées,
Rouge Occident, soleil éteint,
Dernières lueurs empourprées
De l'été de la Saint-Martin.

De ma voix la plus attendrie
Je veux chanter, je chanterai

Mes adieux à Kérouzerai,
Chanson de flots, de grève et de lande fleurie.

II.

La nuit se fait, l'air est plus froid :
J'entends craquer la feuille morte
Que le vent du nord-est emporte;
J'ai des frissons, un vague effroi.
Voici la lune qui se lève
Illuminant toute la mer,
La lande, la dune, la grève :
On se rassure en voyant clair.

De ma voix la plus attendrie
Je veux chanter, je chanterai
Mes adieux à Kérouzerai :
Chanson de flots, de grève et de lande fleurie.

III.

Ce matin, le givre aux buissons
S'accroche, et pend ; j'ai l'âme en peine :
Comme les feuilles du vieux chêne
Le givre glace les chansons.
Prends ton manteau, muse frileuse,
Je connais les chemins vermeils
De l'hirondelle aventureuse :
Allons chercher d'autres soleils.

De ma voix la plus attendrie

Je veux chanter, je chanterai
Mes adieux à Kérouzerai,
Chanson de flots, de grève et de lande fleurie.

IV.

Clochers dentelés du lointain,
De Saint-Pol, Plougouln, Sibirille,
Phare de Batz, au bout de l'île,
Allumé du soir au matin,
Et vous aussi, grèves sauvages,
Attendez-moi, je reviendrai
Rêver encor sous les ombrages
Du grand parc de Kérouzerai

CHŒUR.

De ma voix la plus attendrie
C'est ainsi que je finirai
La chanson de Kérouzerai,
Chanson de flots, de grève et de lande fleurie.

GUSTAVE MATHIEU.



LE VIEUX BOHÈME.

Voici le chant d'un vieux bohème .
Sur son départ :
Il parle en ce moment suprême
Comme parle la raison même,
Un peu trop tard.

J'ai mené la joyeuse vie,
Enfants, qu'aujourd'hui vous menez,

Sous les pommiers de Normandie,
Rosiers de neige couronnés ;
Sur le seuil flamand où festonnent,
Vignes du nord, les gais houblons ;
Et sous les treilles qui bourgeonnent
Comme tous nous bourgeonnerons.

Voici le chant, etc.

Or, partout, j'ai vu que les verres,
Pour larges qu'ils soient, ont un fond,
Que le sourire des chimères
Voile un ricanement profond ;
Que la plus belle des Lisettes
Finit par tourner en Gothon ;
Qu'on se dégrise des grisettes
Comme on se blase du flacon.

Voici le chant, etc.

Vieux rôdeur, ma taille se casse ;
Aux cailloux mon pied va butter ;
Je sens que mon souffle se lasse,
Pour boire ainsi que pour chanter.
J'aperçois, quoique peu morose,
Au miroir de mes soixante ans,
Que muguet, primevère et rose
Ne vont pas bien aux cheveux blancs.

Voici le chant, etc.

On dédaigne les mets splendides
Que chez soi l'on ne peut manger;
On finit par trouver arides
Les abords d'un seuil étranger.
Oiseaux qui pondiez chez les autres
Et voltigez de nid en nid,
Tâchez de vous bâtir les vôtres,
Et, croyez-moi, tenez-vous-y.

Voici le chant, etc.

Cessez aux brises passagères
De jeter votre âme et vos jours ;
Songez à combien de misères
Semblent insulter vos amours.
Dans le travail, source de vie,
Il est temps de purifier
Vos cœurs pour servir la patrie,
Vos noms pour la glorifier.

Voici le chant, etc.

Mais vers l'austère solitude
Ne précipitez point vos pas :
Le doux lien de l'habitude
Se dénoue et ne se rompt pas.
De vos coupes videz la lie,
Avant que d'y verser de l'eau :
Vous pendrez, pour dernière orgie,
La crémaillère à mon tombeau.

Ainsi chantait le vieux bohème
Sur son départ,
Parlant en son adieu suprême
Comme parle la raison même,
Un peu trop tard.

LOUIS BARRÉ.



LA GRAND'PINTE.

A la Grand'Pinte, quand le vent
Fait grincer l'enseigne en fer blanc,
Alors qu'il gèle,
Dans la cuisine, on voit briller
Toujours un tronc d'arbre au foyer,
Flamme éternelle
Où rôtissent, en chapelets,
Oisons, canards, dindons, poulets,
Au tourne-broche.

Et puis le soleil jaune d'or
Sur les casseroles encor
Darde et s'accroche.

Tout se fricasse, tout bruit,
Et l'on chante là jour et nuit ;
C'est toujours fête !
Quand, sous ce toit hospitalier,
On demande à notre hôtelier
Si tout s'apprête...
Il vous répond avec raison :
On n'a jamais, dans ma maison,
Fait une plainte !
On est servi comme il convient,
Et rien n'est meilleur, on sait bien ,
Qu'à la Grand'Pinte !

Je salue et monte. Je vois
Un couvert comme pour des rois !
La nappe est mise.
J'attends mes amis... Au lointain
Tout est gelé sur le chemin,
La plaine est grise.
Pour mieux voir j'ouvre les rideaux.
Le givre met sur les carreaux
Un tain de glace ;
Il trace des monts et des forêts :
Des lacs, des fleurs et des cyprès ;
Je les efface.

La vie est rude et l'hiver froid :
On devient courbe au lieu de droit,
 Quand l'âge pèse.
A la Grand'Pinte, on rit de tout ;
La gaité retentit partout ;
 Là, je suis aise !
Un instant de joie et d'espoir
Me fait voir en rose le noir
 Que j'ai dans l'âme...
— Du bruit, du vin et des chansons!
C'est en soufflant sur les tisons
 Que sort la flamme !

Adieu tristesses et soucis,
Quand avec mes amis, assis
 Joyeux ensemble,
Nous ne buvons pas à moitié
En trinquant à notre amitié
 Qui nous rassemble.
— Nous sommes quatre compagnons
Qui buvons bien, qui sommes bons ;
 Dieu nous pardonne !
— L'un mort, il en restera trois,
Puis deux, puis un, et puis, je crois,
 Après, personne !

AUGUSTE DE CHATILLON.



SOTARI.

LE FUSEAU DE MA GRAND'MÈRE,

Ah! le bon temps qui s'écoulait
Dans le moulin de mon grand-père!
Pour la veillée on s'assemblait
Près du fauteuil de ma grand'mère;
Ce que grand-père racontait,
Comme en silence on l'écoutait!
Et comme alors gâiment trottait
Le vieux fuseau de ma grand'mère!

Comme il trottaït !
Et quel bon temps ! quel temps c'était !

Grand-père était un vieux bonhomme ,
Il avait bien près de cent ans ;
Tout était vieux sous son vieux chaume,
Hors les enfants de ses enfants.....
Vieux vin dans de vieilles armoires,
Vieille amitié, vieilles amours,
Vieilles chansons, vieilles histoires,
Vieux souvenirs jeunes toujours !...

Grand'mère était la gaité même !
On la trouvait toujours riant :
Depuis le jour de son baptême
Elle riait en s'éveillant ;
De sa maison, riant asile,
Elle était l'âme : aussi depuis
Que son fuseau reste immobile,
On ne rit plus dans le pays.....

Le vieux moulin de mon grand-père
Tout comme lui s'est abattu,
Et le fuseau de ma grand'mère
A mon cou flotte suspendu.
Et vous, couchés sur l'herbe épaisse,
Comme au vieux temps encore unis,
Je crois vous voir quand le jour baisse,
Et presque en larmes je redis :

Ah! le bon temps qui s'écoulait
- Dans le moulin de mon grand-père!
Pour la veillée on s'assemblait
Près du fauteuil de ma grand'mère ;
Ce que grand-père racontait,
Comme en silence on l'écoutait!
Et comme alors gaïment trottait
Le vieux fuseau de ma grand'mère!
Comme il trottait!
Et quel bon temps! quel temps c'était!

ÉDOUARD PLOUVIER.



A MON AMI AUGUSTE DENET.

LES AMOURS DE JEAN-PIERRE.

Musique de L. Darcier.

Jean-Pierre a trois amours au cœur,
Trois amours qui font son bonheur.
Le premier, Jeanne la Cruelle,
Surnom farouche que la belle
A son profit perdit un soir.
Imitons-le, c'est un devoir.
Amis, pour vivre heureux sur terre,
Aimons! (*ter*) tout comme aime Jean-Pierre.

Jean-Pierre a trois amours au cœur,
Trois amours qui font son bonheur.
Le second, sa vieille bouffarde,
Que jamais fumeur ne regarde
Sans admirer son culot noir.
Imitons-le, c'est un devoir.
Amis, pour vivre heureux sur terre,
Fumons ! (*ter*) comme fume Jean-Pierre.

Jean-Pierre a trois amours au cœur,
Trois amours qui font son bonheur.
Le troisième, c'est un grand verre
Plein d'une liqueur salubre
Qui donne la force et l'espoir.
Imitons-le, c'est un devoir.
Amis, pour vivre heureux sur terre,
Buvons ! (*ter*) tout comme boit Jean-Pierre.

CHARLES VINCENT.

TABLE DES MATIÈRES.

PRÉFACE.....	7
La Ferme et la Fermière.....	9
Mademoiselle Musette.....	12
Souvenirs d'alors.....	15
Août. Étude rustique.....	18
Un Neveu de Rameau.....	25
La Bohême du temps jadis.....	27
L'Ami Soleil.....	31
Ma Mère est morte.....	34
Mon vieux Quartier Latin.....	36
L'Hospitalité.....	39
Le 1 ^{er} Mai.....	43
Le Mirage.....	48
A mes Amis.....	50
Le Chant du Nomade.....	52
L'Amour est un jeu.....	58

Vieille Guitare.....	69
Un Chanteur bohème.....	66
Mimi.....	69
Chanson d'hiver.....	73
Un Atelier de demoiselles.....	76
Le Château de Kérouzerai.....	78
Le Vieux Bohème.....	90
La Grand'Pinte.....	94
Le Fuseau de ma Grand'mère.....	97
Les Amours de Jean-Pierre.....	100

FIN DE LA TABLE.

9609

